BnF Gallica

[Documents concernant le film "l'Age d'or", de Louis Bunuel, 1930]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. [Documents concernant le film "l'Age d'or", de Louis Bunuel, 1930]. .

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

5

L'âge d'or, 1930

film surréaliste parlant de

Luis Bunuel

916

Rk
1433

8° Rk 1433
(2)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'Age d'or

Film de Louis Bunel

—

Européen ** 12 11 30

Le Studio 28, sonorisé, nous offre un nouveau film de Louis Bunuel, l'auteur du célèbre *Chien andalou : L'Age d'or.*

Il serait aussi absurde de raconter un film de Bunuel que de le faire pour un tableau, une partition. Bunuel est Bunuel : qui essaierait de faire un film à sa manière se casserait les reins.

Il est — on ne peut pas dire que ce soit son œuvre ou ses interprètes, tant sa personnalité apparaît — violent, cruel, sensuel. Il puise aussi bien au fait divers qu'à l'imagination la plus pure.

On aime Bunuel ou on ne l'aime pas. On le comprend, ou il reste aussi hermétique qu'un auteur d'une race lointaine.

Mais tous, pour ou contre lui, doivent lui rendre un hommage : il n'a jamais cédé à personne, il ose réaliser et montrer ce qu'il conçoit.

La censure elle-même s'est inclinée devant la conviction, devant la force de son œuvre.

L'Age d'or, comme *Le Chien andalou*, aura ses admirateurs et ses détracteurs. Je suis des premiers.

DANIEL ABRIC.

Paris Midi 7 12 30

APRÈS LA VIOLENTE manifestation qui interrompit la projection d'un film d'avant-garde

Les incidents provoquent une interpellation au Conseil municipal et une grande effervescence à la Préfecture et à la censure

Allons bon ! La censure cinématographique tant attaquée, fait montre de longanimité et autorise un film « surréaliste » (?) à condition qu'il soit projeté dans une salle spécialisée et rien que dans cette salle... et voilà que le film en question déclanche une bagarre, provoque une interpellation de M. Provost de Launay, au Conseil municipal, une conférence des dirigeants de la police, causant enfin mille ennuis à ce pauvre M. Ginisty, directeur de la Censure, qui, d'ailleurs, reconnaît qu'il n'a pas vu le film !

L'inconséquence de quelques-uns risque de nous amener un renforcement de la censure et c'est tout ce que nous aurons gagné à ces déplorables incidents. — G. T.

Ce studio cinématographique montmartrois présentait, hier encore, un aspect désolé et... désolant. La façade elle-même est maculée de taches; dans le hall, rien n'a été épargné et des toiles d'Alix et d'autres grands peintres modernes, qui ornaient ses murs, pendent en guenilles, hors des cadres brisés. La salle, elle-même — que des ouvriers sont en train de réparer — a plus souffert encore : fauteuils en capilotade, lampadaires en morceaux ; tout porte la marque de la récente bataille. Jusqu'à l'écran qui fut déchiré et qu'on a réparé, tant bien que mal, avec du papier collant !

— J'ai été victime, nous dit le directeur, M. Mauclair, d'une agression minutieusement préparée. Dès que commença la projection du film d'André Bunuel, *L'Age d'Or*, une bande d'énergumènes se levèrent, parmi les spectateurs, lancèrent sur l'écran des œufs et de l'encre violette, tandis qu'ils faisaient éclater des bombes lacrymogènes dans la salle. Puis, à coups de sifflets, ils appelèrent une bande d'acolytes, qui, dehors, attendaient le signal. Ceux-ci se précipitèrent dans mon cinéma, renversant et brutalisant le personnel qui voulait empêcher leur intrusion. Le premier soin des assiégeants fut de couper les lignes téléphoniques et les fils d'électricité.

« Les spectateurs, venus pour juger, en toute sérénité, une œuvre nouvelle, mes amis et moi-même, puis la police, quand elle vint, attirée par le bruit de la bagarre, nous nous opposâmes à la folie destructrice des manifestants.

« La plupart purent s'échapper, en brisant tout sur leur passage. Dix d'en-

tre eux furent cependant arrêtés et conduits au commissariat des Grandes-Carrières.

— Laissez-vous *L'Age d'Or* à votre programme ?

— Mais, naturellement... Dès mercredi soir, jour de la manifestation, les perturbateurs expulsés et l'écran « rafistolé », nous avons continué la séance interrompue. Hier soir, la représentation s'est passée sans incidents. J'ajoute que nos précautions sont prises et que, désormais, de pareilles brutalités ne sauraient se reproduire sans riposte immédiate !

Au commissariat, nous avons appris que les manifestants appréhendés appartenaient, soit à un groupe de jeunesse de droite, soit à une association qui entend lutter contre les ressortissants d'un certaine religion. Après interrogatoire et une sévère admonestation, ils furent relâchés, mais seront poursuivis pour violences devant le tribunal de simple police.

Mais les choses n'en sont pas restées là...

Saisi d'une protestation de la Ligue des Patriotes contre le film de Bunuel qui choque des convictions religieuses et patriotiques respectacles, M. Chiappe délégué M. Benoit auprès de M. Ginisty, directeur de la Censure, avec lequel il s'est longuement entretenu. D'autre part M. Provost de Launay a averti le préfet de police de son intention de l'interpeller au sujet de la bagarre du cinéma montmartrois. M. Chiappe a appelé M. Mauclair.

Ajoutons qu'une obscurité, volontaire cette fois, cache depuis hier soir au public les passages les plus scandaleux du film. On entend la partie sonore de l'œuvre, mais les images révolutionnaires sont ainsi dérobées à la vue de ceux qui peuvent y voir une atteinte à des sentiments sacrés. — *P. Lazareff.*

ami du peuple du soir 7 12 30

Cinéma et censure

Le Studio 28, qui est un cinéma, et non pas un studio de prises de vues, comme l'ont écrit plusieurs journaux, a présenté, jeudi soir, un intermède non prévu au programme.

Pendant la projection d'un film surréaliste, les spectateurs paisibles se sont trouvés brusquement au milieu d'une violente bagarre, mettant aux prises les surréalistes et leurs partisans avec des délégués de la Ligue des Patriotes et des Jeunesses patriotes, venus pour protester contre les tendances antipatriotiques et antireligieuses de ce film.

Je n'ai pas encore vu *L'Age d'Or* de Luis Bunel, l'auteur du *Chien andalou*, que tout le monde connaît et que peu ont compris, et je ne peux pas en parler en toute connaissance de cause.

Cependant, un de mes confrères veut bien me signaler, parmi les scènes les plus tendancieuses, celles du Christ et des trois scorpions pour le moins de mauvais goût et une inscription sur le programme qui serait un défi à la religion, à l'armée, à la patrie.

Mais le véritable débat est tout autre. Jean Mauclair, le jeune et sympathique directeur du Studio 28, nous déclarait hier que, se plaçant comme directeur de cinéma, sa responsabilité était dégagée, la censure ayant donné son visa à *L'Age d'Or*, sans y apporter une modification. Elle considérait le film comme parfait.

Lorsqu'on présente un film parlant à la censure, il faut remettre, je crois, le scénario et toutes les phrases dialoguées en plusieurs exemplaires à MM. les censeurs qui les lisent avant d'assister à la projection. Comment, si *L'Age d'Or* présente des scènes véritablement subversives, aucun des membres du comité de censure n'a-t-il élevé la voix ? En réalité, on ne saurait s'en étonner, puisque M. Ginisty, président du comité de censure, ne savait pas, hier matin, de quel film il s'agissait et qu'au surplus il n'avait pas vu *L'Age d'Or*.

On s'étonne parfois des décisions invraisemblables de la censure. N'a-t-elle pas interdit sur scénario *Le Retour de Sherlock Holmes* ? N'a-t-elle pas mutilé à les rendre incompréhensibles *La Boîte de Pandore* ou *Loulou*, de Pabst ?

M. Ginisty ne s'en souvient peut-être pas.

Cet incident remet devant l'opinion publique la délicate question de la censure, comme elle fonctionne actuellement, et sur laquelle circulent les histoires — fondées ou non — les plus malveillantes.

Et de qui se compose-t-elle ? Si, dans la commission proprement dite, on rencontre les noms de Germaine Dulac, Robert Hurel, Charles Gallo, Estève, du Maroussem, Brézillon, le comité de la censure — comité tout-puissant, puisque c'est lui qui décide — comprend Paul Ginisty, Georges Daudet, Paul Jarry, X. Guichard, Frémont, Migette, Maurice Renard, Pila, Gavade, Estève, personnalités étrangères à la production cinématographique. Pas un metteur en scène, pas de journalistes ni de représentants de la Société des Auteurs de films n'en font partie.

Au fait, pourquoi les journalistes cinématographiques, qui représentent l'opinion, ne sont-ils pas représentés au comité de censure en la personne du président de l'association de la presse cinématographique ? Il y a une lacune qu'il faut combler et l'on s'étonne que, devant les critiques unanimes, le gouvernement n'effectue pas une réforme complète de cet organisme.

Une affaire comme celle de *L'Age d'Or* en vient prouver la nécessité.

Maurice Mairgance.

Ordre 10 1230

M. Le Provost de Launay contre le scandale de "l'Age d'Or"

M. Le Provost de Launay, conseiller municipal des Champs-Elysées, adresse à M. Chiappe, préfet de police, la lettre suivante :

Paris le 8 décembre 1930.

Monsieur le Préfet de Police,

A la suite de la protestation de la Ligues des Patriotes et de celle dont je vous ai personnellement fait part, des coupures ont été imposées par vos services au film « L'Age d'Or » qui se joue dans un studio de Montmartre.

La religion chrétienne y est grossièrement bafouée en même temps que les principes de la morale la plus élémentaire.

Laissez-moi vous dire avec toute la sympathie que vous me connaissez pour votre personne que la mesure que vous avez prise est insuffisante.

Tel qu'il reste ce film est un scandale intolérable qui doit cesser de suite.

« Il a été approuvé par la censure », prétend le directeur de l'établissement en mettant en cause un de vos directeurs présent à la représentation d'essai. Le même personnage ne manque pas d'ajouter avec un sourire de satisfaction que l'entreprise a été subventionnée par un homme que je me refuse à nommer par respect pour le nom qu'il porte.

J'ai assisté à la représentation de dimanche. La salle était pour la majeure partie composée de jeunes gens et pour une part d'étrangers. Vis-à-vis des uns comme des autres, nous avons, vous et nous élus de Paris, des responsabilités.

Elles sont aggravées par le fait qu'à côté de la salle de spectacle se trouve une librairie où se vend avec des livres dits d'avant-garde une revue : « Le Surréalisme au service de la Révolution ». Voyez les livres et la revue dont je tiens des numéros à votre disposition. C'est pour avoir déchiré ces ordures que des jeunes gens de la Ligue des Patriotes ont été maintenus au poste toute une nuit, la semaine dernière...

Pour éviter des incidents qui ne manqueront pas de se reproduire, vous faites garder la salle par une dizaine d'agents alors que vous en manquez par ailleurs puisque vous allez nous redemander, avec raison, d'augmenter les effectifs des gardiens de la paix.

Je n'insiste pas, Monsieur le Préfet. Tel que je vous connais, la cause des braves gens est gagnée. Votre police ne servira plus longtemps à défendre contre leur juste indignation un spectacle conçu par des névrosés et une officine de propagande révolutionnaire.

J'ai déjà attiré votre attention sur d'autres films d'importation ou d'origine germanique qui se jouent ou vont se jouer dans le quartier des Champs-Elysées, à deux pas du Soldat Inconnu.

Nous sommes de plus en plus nombreux décidés à réagir contre un empoisonnement qui devient systématique de la société et de la jeunesse françaises.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet de Police, l'expression des sentiments très distingués de

Le Provost de Launay.

La courageuse intervention de M. Le Provost de Launay sera approuvée par tous les honnêtes gens. Et maintenant la parole est à M. Chiappe !

UN SCANDALE QUI PREND FIN

Figaro 11 12 30

Interdiction du film « L'Age d'Or »

L'intervention de *Figaro*, secondant celle de M. Le Provost de Launay, a porté ses fruits. Nous savions que nous ne nous adresserions pas en vain à ce sens de l'autorité dont M. Chiappe a si fréquemment témoigné et qu'il manifeste toujours avec une ferveur particulière quand il s'agit du renom, de l'élégance morale et de la bonne tenue de Paris. *Les représentations du film « L'Age d'or », au Studio* 28, *sont suspendues dès ce soir, dans l'intérêt de l'ordre public.*

En outre, le préfet de police — dont l'action, nous l'avons dit, s'était déjà heureusement exercée — a saisi de nouveau la commission d'examen de la question des projections malsaines et a demandé que le film indésirable soit revu d'urgence par les

commissaires puis soumis à la commission d'appel.

Concluons en nous associant de tout cœur à la remarque parfaite que nous apporta hier soir le *Journal des Débats*, évoquant une récente déclaration de M. Chiappe. Il faut maintenir hors de toute atteinte « l'atmosphère, non puritaine sans doute, mais fine et saine, qui fait le charme parisien ».

G. S.

Son 13 1230

Guerre et cinéma

Dans une lettre qu'il adressait au préfet de Police pour demander l'interdiction de *L'âge d'or* au Studio 28, M. Le Provost de Launay écrit :

J'ai déjà attiré votre attention sur d'autres films d'importation ou d'origine germanique qui se jouent ou vont se jouer dans le quartier des Champs-Elysées, à deux pas du Soldat inconnu.

Nous sommes de plus en plus nombreux décidés à réagir contre un empoisonnement qui devient systématique de la société et de la jeunesse française.

On a compris que ces films sont *A l'Ouest rien de nouveau* et *Quatre de l'infanterie*.

J'ai vu le premier, ces jours derniers, dans une salle bondée à craquer. Germaine Decaris a dit ici-même le merveilleux instrument de propagande contre la guerre que peut être un tel film. On n'a peut-être jamais rien fait de mieux. Lorsqu'on voit les soldats hurler de peur et devenir fous sous un marmitage qui n'arrête pas durant des jours et des jours, lorsqu'on a passé une soirée confortable avec, sous les yeux, le sinistre envers de ce que d'aucuns appellent la gloire, on est mal disposé à accepter l'éventualité d'une guerre future et dont Victor Méric a prévu l'horreur nouvelle.

Le public, pourtant, ne réagit pas avec un ensemble parfait. Au moment où, en réaction aux maux les plus divers, un soldat exténué, énervé, commet un mot épouvantablement drôle, alors que la salle écoutait et voyait, le cœur serré, de petites dindes ont ri aux éclats pour qui le pathétique d'une situation était moins puissant qu'une « rigolade ». Celles-là espèrent sans doute la prochaine qui leur apportera des « filleuls » de guerre et sur les hebdomadaires spécialisés des couvertures bien parisiennes où des petites femmes revêtent des uniformes seyants.

Derrière moi, un jeune vieillard, résigné, soulignait d'une voix blanche les passages saillants du film. Celui-là avait fait la guerre. Il y était savant et en parlait volontiers à sa femme qui l'écoutait sans horreur. Aucune sensibilité en eux. Rien. L'œil, le cerveau et le cœur vide, ils regardaient sans émotion défiler le souvenir vivant des angoisses que, tout de même, ils ont dû vivre.

Mais le silence était si puissant qu'il écrasa finalement tout le reste. Des bravos contradictoires qui saluaient le passage des Français sur l'écran et les paroles désenchantées de soldats allemands, s'arrêtèrent. A l'entracte, peu de gens parlaient. Ou à voix basse. On se serait cru subitement dans une église. A la sortie, les gens ne parlaient pas. Silencieux, oppressés d'inquiétude, leur cœur s'installait en hâte au chevet d'un malade très cher et que, de tout leur cœur, de toute leur force et de tout leur espoir, ils défendront contre la mort.

Ce malade-là, que volontiers ils oublient — parce que volontiers on oublie ceux que l'on aime le mieux — ce malade-là, *A l'Ouest rien de nouveau* le leur avait résolument remis en mémoire.

Il s'appelle la Paix.

Le film qui la défend peut bien être « d'importation ou d'origine germanique ». Cela ne nous gêne en rien. Au contraire, cela nous permet d'espérer que, malgré tous les hitlériens et tous les Le Provost de Launay du monde, les « peuples ennemis » verront ce film et comprendront...

Pierre LOISELET.

Le Combat 13 12 30 « L'Age d'or »

Ce n'est que grâce à la subvention du vicomte Charles de Noailles et de la vicomtesse, née Bischoffheim, que le film l'Age d'or *a pu paraître. C'est un million qu'ils ont consacré à ce film malsain, que la censure vient d'interdire, Mme de Noailles, belle-fille de M. Francis de Croisset, serait la petite-fille du marquis de Sade. Il est vrai que le marquis était, paraît-il, le plus vertueux des hommes.*

***

La publication de ce film n'est qu'un épisode d'une campagne antireligieuse et révolutionnaire. A l'Age d'or *doit succéder un autre spectacle dû à M. Jean Cocteau, subventionné aussi par M. de Noailles.*

Il est plus surréaliste encore, disent les initiés qui ont assisté aux réunions privées données par M. et Mme de Noailles à leur théâtre particulier. Avant que les films soient offerts au grand public, ils sont d'abord présentés à la meilleure société de Paris, qui sort un peu éberluée de ces représentations.

La Revue Surréaliste, *vendue ou donnée aux spectateurs du « Studio* 28 », *est révolutionnaire, sadique, antimilitariste, antireligieuse. On y indique, par exemple, les moyens à employer pour compromettre un prêtre rencontré par hasard dans le métro de manière à le faire huer ou assommer par la foule.* La Revue Surréaliste *cherche le scandale. Elle en est friande. Elle en vit.*

Figaro 14 12 30

Le film L'Age d'Or *est interdit*

L'ex-ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts communique la note suivante :

« La commission d'examen s'est réunie pour une nouvelle vision du film intitulé *L'Age d'or*. Elle a constaté que dans la version présentée au public, il n'avait pas été tenu compte des coupures exigées et que des scènes, qui certainement n'auraient pas été admises, avaient été ajoutées. En conséquence, la commission a proposé au ministre le retrait de l'autorisation qui avait été donnée.

» A la suite de ces constatations, le préfet de police a fait dresser procès-verbal contre le directeur de ce cinéma. Celui-ci sera poursuivi pour infraction au décret du 18 février 1928, qui peut entraîner une amende allant jusqu'à 5.000 francs et la fermeture temporaire de l'établissement. »

J'ai reçu de M. Paul Ginisty la plus courtoise réponse. Je croirai sans doute devoir vous résumer l'entretien que j'aurai prochainement avec le président de la Censure cinématographique.

la dignité même de la maison que je sers s'opposerait à ce que j'en tinsse compte. Une accusation anonyme est une délation. Nous ne considérerons, nous ne pouvons considérer ici nulle communication qui ne soit à base de confiance.

J'estime, aujourd'hui, que le communiqué officiel qui précède constitue la plus satisfaisante réponse à notre lettre ouverte — la seule qui nous puisse satisfaire.

Merci, messieurs.

Ceci dit.

Ceci dit, je ne suis pas content.

Nos collaborateurs par correspondance se multiplient, et je m'en réjouis. Je me réjouis de voir s'amplifier le pur courant de sincérité, de franchise, que nous avons créé dans la mare

RENEE VELLER

bourbeuse et stagnante de la cinématographie française. De l'eau vive !

Mais je ne suis pas content de ce que tant de lettres, qui m'apportent des renseignements — voire des enseignements — précieux, restent anonymes.

Figaro *n'est pas une maison dont on ait droit de redouter l'incorrection.*

Jamais je n'ai publié une lettre ni une conversation, que je n'y fusse autorisé. J'ai reçu des messages, des visites qui eussent pu fournir à un indiscret des sujets d'articles sensationnels.

Mais m'honore-t-on d'une confidence, j'en demeure émerveillé et reconnaissant comme d'un très somptueux cadeau immérité.

Alors, « lecteur lâchement anonyme de « Figaro-Film » *et vous tous, anonymes de cette semaine, je me vois contraint, avec peine, de vous prier de ne plus écrire des lettres dont*

RAMA TAHE

Carnet
14 1230

La bagarre de "l'âge d'or"

Fort du légitime succès du *Chien Andalou*, M. Bunuel, le premier parmi les cinéastes dits d'avant-garde — j'emploie ce terme à seule fin de me faire entendre — eut les moyens matériels de réaliser un film parlant.

Un film surréaliste, bien entendu, qui ne pouvait manquer d'être un « appel désespéré au meurtre », suivant le commentaire dont M. Bunuel fit précéder la seule publication autorisée de son scénario dans un numéro de la *Révolution Surréaliste*.

Cette fois, l'appel fut entendu et les fauteuils du *Studio* 28, qui doit précisément sa prospérité présente au succès du *Chien Andalou*, furent sérieusement « meurtris » par les défenseurs vigilants des traditions.

Le seul malheur, c'est que M. Bunuel, dont la virtuosité et les dons sont indéniables, est aussi strictement conformiste que les agresseurs de son film.

Tant et si bien que cette grande bataille dans un studio n'intéresse en rien le cinéma.

Quel beau jour celui où l'on se battra vraiment pour un film !...

Gare à M. Ginisty...

Mais lorsqu'on apprit que la bagarre de L'Age d'Or *risquait de provoquer un redoublement de sévérité du service de contrôle cinématographique que dirige M. Ginisty, certains s'émurent.*

D'autant plus que M. Ginisty — on ne saurait être toujours poète — s'empressa de faire savoir que le visa avait été accordé par un de ses collaborateurs.

Ah ! si M. Ginisty avait vu les mésaventures de l'aveugle et les nudités pudiquement laissées dans l'ombre depuis l'aventure, nul doute qu'il n'eût été plus clairvoyant que son collaborateur. Celui-ci avait dit : « Je donne le visa mais seulement pour une salle spécialisée. »

M. Ginisty aurait précisé pour une salle spécialisée du vieux port de Marseille, ou pour le cinéma niçois de la rue Croix-de-Marbre.

Mais, à dire vrai, ce ne sont pas les tableaux de ce genre qui ont provoqué la bataille, mais bien les intentions agressives dont M. Bunuel, non sans enfantillage, a émaillé son œuvre, pour éviter l'excommunication majeure de la chapelle surréaliste.

M. Ginisty fait affûter ses ciseaux...

Candide 12 12 30

Depuis avant-hier, nous sommes quelqu'un à Paris, Manon et moi : nous sommes ceux qui ont vu le film interdit.

Qu'un grand philosophe, un grand mathématicien, entre dans un salon, tout le monde salue, mais s'écarte avec méfiance ; si vous êtes celui qui a vu le film interdit, tout le monde se rapproche en frémissant, et vous entoure :

— Eh bien ?... Ce film ?...

— Est-ce vrai que ?... Hein ? Il paraît que ?...

— Racontez !

Pendant l'horreur d'une nuit montmartroise mal éclairée, nous avions grimpé jusqu'à ce *studio* 28 de la rue Tholozé, réceptacle, disait-on, d'un film à la fois érotique et blasphémateur qui avait déchaîné des chahuts mémorables. Vêtus tous deux de vêtements sacrifiés, nous arrivons dans le vestibule... On dirait d'une veillée funèbre... C'est un peu ça, d'ailleurs, puisque le film sera enterré demain... Sur le mur, des photographies montrent les déprédations mobilières qui furent commises par des protestataires : précieuse publicité. Dans la salle, déploiement édifiant de police : six ou sept agents. Après les broutilles normales, le fameux film... Quoi ? C'est ça ?... Ce défilé d'insanités bébêtes qui doit prétendre à un symbolisme de fumerie et de fumistes ? Une vache sur un lit ? Un tombereau attelé traversant un salon ? Un prélat de carnaval jeté par une fenêtre ? Les brutaux épanchements amoureux d'un pauvre couple d'acteurs obligés à ça ? Tout cela si triste, si vulgairement loufoque, si raté, qu'à cause de la pauvreté et de la laideur on ne se sent atteint que dans son goût et son intelligence. Mais de la colère ? Vrai ! Ce serait de la colère perdue...

En redescendant, Manon me montre simplement au-dessus d'une porte ce mot : *Douches*.

Nous nous sommes compris.

Monsieur DESGRIEUX.

au peuple du soir 18 12 30

A PROPOS DE L'« AGE D'OR »

LA COUPE DE LA BETISE

L'Age d'Or — l'âge d'ordure, devrions-nous écrire — a quitté l'affiche. Ouf ! Voici une saleté de moins dans les rues de Paris et, maintenant que M. le préfet de police s'est résigné à donner ce coup de balai indispensable sur la voie publique, nous pouvons — sans nulle vanité — nous féliciter ici, dans cette maison, comme à l'ami *Figaro*, d'y être bien pour quelque chose.

Nous ne sommes assurément pas des puritains et nous pensons que Paris ne serait plus Paris si

demain disparaissaient cette fantaisie et cette liberté d'esprit qui en sont le charme. Mais, cette fois, il faut bien le dire : c'était trop bête. J'en prends à témoin les braves agents qui, au lendemain des incidents de la première représentation, avaient été postés dans la petite salle de la rue Tholozé, avec mission de défendre contre les perturbateurs éventuels l'écran et le phonographe de l'établissement, justement endommagés la veille par un public indigné.

On leur avait dit, à ces gardiens de l'ordre : « Protégez le désordre. Le cinéma sur lequel vous allez veiller avec tendresse est un repaire d'anarchistes et de révolutionnaires. Défendez-les, eux et leurs œuvres, contre les sifflets à roulette des spectateurs, contre les cannes plombées des patriotes. Dans l'obscurité, écarquillez les yeux, ne vous laissez pas surprendre et surtout ne vous endormez pas. » Ce dernier conseil, on va le voir, n'était pas superflu.

C'est devant une salle abondamment garnie de policiers de tout poil que nous assistâmes, l'autre soir, à cette représentation qui se déroula dans un calme redoutable bien propre à en faire ressortir toute l'incohérence. Des anarchistes, ces messieurs ? Peut-être, mais avant tout des imbéciles. C'est ce que tout le monde pensait, y compris les braves pandores que les malices des pseudo-intellectuels du surréalisme ne parvenaient pas à troubler. On ne saurait imaginer, en effet, spectacle d'une plus grande pauvreté d'esprit et c'est, de la part des organisateurs, bien mal connaître le public parisien que d'avoir espéré un instant l'intéresser à *L'Age d'Or*. Deux raisons l'en devaient détourner, la bêtise d'abord, les tendances sacrilèges ensuite. Un monsieur qui se promène en taxi avec un ostensoir qu'il oublie ensuite sur le bord du trottoir ne saurait prétendre à être drôle. Il est odieux. Et le Français, quelles que soient ses opinions, ne donne plus dans ce genre à jamais périmé du « Christ à la voirie ». Il ne rit pas et il se fâche. C'est ce qui s'est passé l'autre soir. Veut-on un autre exemple tiré de ce film d'avant-garde ? Un homme joue avec un petit garçon dans un parc. Ce dernier, en se débattant, fait tomber la cigarette de l'autre et se sauve. L'homme, froidement, saisit son fusil, vise et tire. L'enfant tombe, tué. Cette scène, on le voit, est le fin mot du comique. Voilà ce que des métèques — venus on sait trop d'où — proposent à l'admiration du peuple de Paris, voilà ce qu'un cinéma de Montmartre a osé afficher, voilà ce qu'une censure sénile et impuissante a laissé passer. Au prix d'une nuit au poste, de bourrades et d'humiliations, consenties d'ailleurs d'un cœur léger, un groupe de jeunes gens de la Ligue des Patriotes a réussi à attirer l'attention des autorités sur tant de honte et de bêtise étalées en plein Paris.

L'Age d'Or, en soulevant l'indignation des Parisiens, avait fait l'objet de bien des conversations. Les uns n'y voulaient voir qu'un essai malheureux de surréalistes en mal d'invention ; d'autres, sur un ton badin, découvraient la farce d'atelier sans pour cela méconnaître ce qu'elle avait d'odieux ; enfin, des âmes plus sensibles allaient jusqu'à dénoncer « l'influence satanique ».

L'Humanité, au lendemain de l'interdiction préfectorale, devait une fois de plus remettre les choses au point. Sa franchise coupait court à tous les commentaires et, comme on dit chez M. le juge Glard, un rédacteur communiste « mangeait le morceau ». Ayant versé des pleurs sur la fin brutale de ce film de propagande, il en expliquait ainsi toute la portée... moralisatrice : « Il fustigeait les mœurs et les habitudes de la bourgeoisie, son hypocrisie, ses lâchetés, sa religion... »

On a vu, par les deux exemples cités plus haut, quelles sont, d'après les communistes, les « habitudes » des bourgeois. Et c'est avec de tels arguments que nos ennemis entendent faire leur propagande !

Décidément, il y a du bon. Ces gens-là sont trop bêtes.

Simon ARBELLOT.

10

« L'âge d'or » et de Paris vu ?

M. Jean Chiappe qui, tout le monde le sait, est le défenseur de la morale publique, a interdit le film *l'Age d'or*, que projetait une salle d'avant-garde de Montmartre. Quelques incidents avaient déjà éclaté au cours des représentations sans que le préfet de police fît mine d'intervenir. Il ne s'y est décidé que le jour où le conseiller municipal Le Provost de Launay l'a adjuré de le faire, dans une lettre pleine de noble indignation.

On ne saurait défendre l'*Age d'or* qui contient quelques passages assez osés et d'autres nettement révolutionnaires. Mais le film est avant tout antireligieux. C'est ce qui a indigné M. Le Provost de Launay.

L'auteur du film, Bunuel, est un personnage curieux et qui ne manque pas de talent.

Il arriva à Paris voici trois ans, venant de Catalogne et n'ayant pas un sou en poche. Il s'aboucha par hasard avec les surréalistes. Il pensa aussitôt à tirer parti de ces jeunes gens qui faisaient beaucoup de bruit, mais qui produisaient peu. Il parvint à les persuader qu'il avait du génie et qu'il se sentait l'étoffe nécessaire pour réaliser au cinéma une œuvre surréaliste. Il déchaîna l'enthousiasme et le vicomte de Noailles, ami des arts ultra-modernes, lui ouvrit un crédit de 100.000 francs.

Bunuel confectionna alors le *Chien Andalou*, poème cinégraphique qui remporta un certain succès et qui permit au commanditaire de rentrer dans ses fonds.

Enhardi, Bunuel demanda alors une somme plus importante pour porter à l'écran une œuvre qui, affirmait-il, « serait l'expression la plus pleine de sa personnalité ». Le vicomte de Noailles lui avança 700.000 francs qui lui permirent de réaliser l'*Age d'or*. Le film fut tourné d'abord en Espagne, puis en Italie où Bunuel se transporta, suivi non seulement de sa troupe, mais aussi de la bande des jeunes poètes surréalistes tout heureux de s'octroyer des vacances aux frais du vicomte.

Bunuel, quoi qu'on en ait dit, n'a pas eu pour unique souci de chercher le scandale. Il a pensé surtout à attirer sur lui l'attention des milieux du cinéma. Il y a réussi. Des représentants de la firme Paramount ont trouvé que l'*Age d'or* n'était pas sans valeur et ils ont proposé un contrat à son auteur.

C'est pourquoi, depuis trois semaines, Bunuel se trouve en Amérique. A Hollywood, on espère qu'il sera l'un des plus grands metteurs en scène de demain. Mais on ne sait ce que pense le vicomte de Noailles, qui, lui, n'a rien gagné dans l'aventure.

Au fou

écouter 3 1-31

Le comte et la comtesse Charles de Noailles, qui s'étaient déjà faits les introducteurs du film scandaleux, *L'Age d'or*, que la justice a dû interdire au bout de quelques jours, viennent d'offrir au Tout-Paris la primeur d'un film de M. Jean Cocteau, *La Vie du Poète*, qui est, s'il se peut, plus scandaleux encore.

Le thème de cette « superproduction » superromantique, c'est que le poète, pour avoir du génie, doit donner son sang, non toutefois sans avoir versé d'abord celui de ses amis des deux sexes. Il y a, d'un bout à l'autre de cette sorte de rêve éveillé, une obsession du crime qu'on peut excuser de la part de l'auteur en songeant qu'il est un malade, mais qu'on serait inexcusable de tolérer en représentation publique.

M. Jean Cocteau n'assistait pas à cette générale. Malade, en effet, et gravement, il est quelque part en province, dans un coin perdu où son hypocondrie n'a pas d'importuns à redouter. Depuis plusieurs mois, du reste, il erre d'hôtel meublé en hôtel meublé, choisissant de préférence les plus sordides, sous prétexte que c'est le seul cadre qui excite son inspiration. Il y a reçu, jusqu'à ces derniers temps, d'étonnantes visites, qui semblent échappées des ouvrages de Carco. C'est dans ces circonstances qu'il a composé son dernier livre. *L'Opium*, où ses souvenirs incohérents d'opiomane mal désintoxiqué alternent avec des dessins de cauchemar d'une obscénité puérile et laborieuse.

écouter 1d 1 31

Dernier épisode du film l'Age d'Or : *les membres du Jockey-Club, après en avoir délibéré, décidèrent que le bon renom du cercle exigeait que l'on obtînt sans délai la démission du vicomte Charles de Noailles, commanditaire, comme on sait, de l'entreprise cinématographique dont la décence publique s'est effarouchée.*

Des techniciens du Jockey-Club ont recherché dans les statuts du cercle si quelque article ne leur permettrait pas, en cas de résistance, d'expulser purement et simplement le vicomte. Mais rien dans cette charte ne s'appliquait au « cas » de l'Age d'Or. *On fit alors savoir à M. de Noailles que s'il ne se retirait de bon gré, le cercle se verrait dans l'obligation de fermer ses portes, car un grand nombre de ses membres se refusaient à l'y rencontrer désormais.*

⁂

Ce n'est certes pas sans douleur et ennui que le président du Jockey, duc de Doudeauville, se chargea de transmettre au vicomte cette information capitale. Le vicomte comprit et rédigea sa lettre de démission en des termes hautains mais clairs.

12

Anastasie et le ciné

c'est de Paris 17 / 31

La censure cinématographique, depuis l'interdiction de *L'Age d'or*, fait beaucoup parler d'elle. On sait qu'elle est composée d'un certain nombre de membres tous fort respectables, à la tête desquels figure M. Paul Ginisty, ancien directeur de l'Odéon.

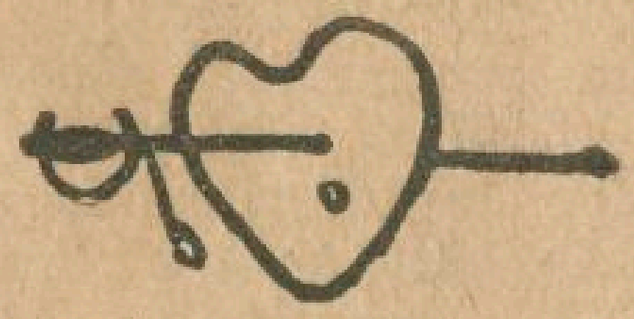
La semaine dernière, deux jeunes cinéastes présentaient à l'austère compagnie une courte bande, d'ailleurs acceptée par un écran d'avant-garde bien connu, et dont le titre était : *Fleur meurtrie*.

— *Fleur meurtrie*, dit immédiatement un des juges : indécent !

— Mais, monsieur le censeur...

Dix minutes plus tard, leur film sabré de toutes parts, refusé en gros et en détail, les jeunes auteurs retournaient, l'oreille basse au logis.

Mais ils ne se découragent pas... Il existe, raconte-t-on, un censeur philosophique ayant ses habitudes dans le quartier Montparnasse et qui, tous les jours, après son déjeuner, prend son café aux Deux Magots. A ce moment, on peut, dit-on, l'aborder, et cet homme providentiel donne, sans voir, son visa à tout ce qui lui est alors présenté.



De même que nous connaîtrons sans doute, grâce à ce moyen, *Fleur meurtrie*, nous reverrons probablement *L'Age d'or*. On se rappelle que ce film surréaliste, après une carrière de quelques jours à l'écran, fut brusquement interdit par la Préfecture. La censure, qui avait pourtant donné son visa, prétendit avoir autorisé une version différente de celle qui avait été projetée.

Or ce film, qui a coûté fort cher au vicomte de Noailles, est assuré, s'il reparaît, d'une extraordinaire fortune. La publicité qui lui a été faite par l'intervention préfectorale est de nature à lui attirer maintenant tout Paris.

Et l'on poursuit actuellement les tractations au terme desquelles *L'Age d'or*, débarrassé de ses parties les plus provocantes, renaîtra à la lumière des studios. Ce ne sera peut-être plus, aux yeux des connaisseurs, *L'Age d'or*, mais pour le grand public, ça passera tout de même. Et le vicomte de Noailles rentrera ainsi dans ses fonds.

le film de la semaine

" L'Age d'or " et " La vie d'un poète "

On a beaucoup parlé, il y a quelques années, du cinéma d'avant-garde, mais on l'a considéré surtout comme un champ d'expérience ; ces recherches n'étaient guère prises au sérieux que si l'on y trouvait des indications pour l'avenir de l'auteur. Il est de fait que du cinéma d'avant-garde sont sortis quelques cinéastes qui n'ont plus aujourd'hui que des préoccupations strictement commerciales ; il y a loin en effet de *Villa Destin* à *Nuits de Tziganes*, de *Cœur fidèle* à *Robert Macaire*, de *Rien que les Heures* au *Capitaine Fracasse*. Ce n'est pas seulement Marcel L'Herbier, Jean Epstein, Alberto Cavalcanti qui ont débuté par des essais d'une belle hardiesse avant de suivre des chemins plus battus. Plusieurs autres nous ont donné des œuvres importantes, dans le même style que leurs premières tentatives, tels Louis Delluc, René Clair, Abel Gance, Henri Chomette.

Mais il est un certain nombre d'artistes qui ne considèrent pas que le cinéma doive forcément s'adresser à tous les publics et dont l'œuvre échappe aux contingences commerciales. Ceux-ci ne sont nullement disposés à considérer le film d'avant-garde comme un moyen de décrocher les gros contrats chez Pathé-Natan ou chez Paramount ; avec l'aide de quelques amateurs audacieux, ils s'efforcent de réaliser leurs conceptions aussi librement que peuvent le faire un peintre indépendant ou un poète surréaliste.

Voilà le grand mot lâché ! Le surréalisme est en effet à la base des meilleures réalisations que cette nouvelle conception du cinéma nous a valu[e]s. Je sais bien que cette étiquette effraie pas mal de bons esprits, comme les épouvantaient avant la guerre le fauvisme et le cubisme, mais il faut se rendre à l'évidence : une école qui nous a valu des livres comme *Le Paysan de Paris* de Louis Aragon, *Nadja* d'André Breton, des poèmes comme ceux de Paul Eluard et de Robert Desnos, des tableaux comme ceux de Jean Miro et d'André Masson, des films comme

33

18.1.1931

La Femme de France

Un Chien Andalou de Bunuel, et *L'Etoile de Mer* de Man Ray, ne saurait être négligée, si agressives que soient les théories que ces œuvres prétendent illustrer.

***

UNE PHOTOGRAPHIE DU FILM DE JEAN COCTEAU.

Le groupe surréaliste a pris prétexte de *L'Age d'Or* pour nous assener un long manifeste qui prétend remettre en question à peu près tous les concepts moraux qui servent de base à la société contemporaine.

Quelle œuvre ne serait écrasée par d'aussi démesurés commentaires ? Les littérateurs amis de Bunuel prétendent charger ce film de telles significations qu'à confronter ce qu'on nous annonce avec ce qu'on nous montre réellement on ne peut manquer d'être fortement déçu.

Le premier film de Bunuel, *Un Chien Andalou*, présentait des situations extrêmement violentes, mais qui semblaient correspondre chez l'auteur à une réalité intérieure. *L'Age d'Or* paraît être tout au contraire uniquement destiné à renchérir sur ses premières outrances. Je ne dis pas que le désir de scandaliser le spectateur ne soit pas un sentiment parfaitement défendable, mais on aimerait trouver autre chose encore dans ce film : ce rythme si ferme qui soutenait de bout en bout *Un Chien Andalou*, ou ces trouvailles photogéniques qui y éclataient à maintes reprises.

16

Si, au début, « le groupe d'évêques qui chantent dans un paysage minéral » accroche l'attention, un morne engourdissement ne tarde pas à peser sur le public qui assiste, au Studio 28, à la projection de *L'Age d'Or* : ces contrastes faciles, ce romantisme échevelé, ces actes manqués, ces symboles freudiens, cette apologie de l'érotisme lassent si rapidement la salle qu'elle sombre bientôt dans l'ennui le plus compact, en dépit de la beauté de Lya Lys, de l'émouvante exaltation de Gaston Modot.

***

Le mécène qui a permis à Luis Bunuel de réaliser ce film en a également demandé un au chef d'un groupe qui s'oppose violemment à celui des surréalistes : au poète Jean Cocteau. Vous connaissez Cocteau. En tout cas, si vous n'avez pas lu *Le Rappel à l'Ordre* ou *Les Enfants terribles*, empressez-vous de le faire si vous voulez aborder *La Vie d'un Poète* sans être trop déconcertés.

Cocteau, comme Bunuel, ne craint pas de déplaire, mais, plus habile que le jeune Espagnol, il enveloppe ses bombes dans du papier de soie rose : il aime jouer par la bande, comme il dit lui-même.

Il faut bien reconnaître que cet art de suggestion est infiniment plus émouvant que les violences trop directes de Bunuel. Sans qu'il y paraisse, on trouve dans le film de Jean Cocteau un esprit plus dangereux et une tentative plus insidieuse pour saper bien des conventions.

Par exemple, je ne sais si les illustres membres de l'aristocratie française qui ont accepté de figurer dans *La Vie d'un Poète* se rendaient compte de ce à quoi on leur demandait de présider ; tandis qu'on nous montre l'assassinat d'un enfant, sa lente agonie ou des joueurs de poker en train de tricher, ne voit-on pas en effet ces nobles spectateurs applaudir tout cela d'un air détaché ?

Je ne conseille à mes lectrices au cœur sensible, pas plus *La Vie d'un Poète* que *L'Age d'Or*. Toutefois, il y a entre ces deux films, aussi agaçants l'un que l'autre, la différence qu'il y a entre une étonnante réussite et un ratage complet.

G. Charensol.

Revue du Cinéma, Déc-1930. 34

L'AGE D'OR, par Louis Buñuel, scénario de Louis Buñuelet Salvador Dali.

Si... l'on écarte aussitôt la curiosité mondaine d'un certain public dont *Un chien andalou* avait bouleversé, tout au moins par l'étonnement, les petites notions de son univers artistique et réfléchissant (vous savez bien : cet œil crevé par un impitoyable rasoir !) nous étions quelques uns qui attendions *L'âge d'or* avec tout ce que ce mot peut supporter d'espoir confiant et révélateur.

Après *Un chien andalou*, *L'âge d'or* nous apprend qu'il n'est pas encore temps de crier à la faillite du cinéma, qu'il ne faut pas encore s'abandonner au pessimisme le plus noir.

Il semble inutile de recommencer ici les vaines querelles épuisées déjà avec *Un chien andalou : L'âge d'or* se proclame « film surréaliste », et c'est comme tel qu'il doit être jugé et compris. C'est comme tel qu'il doit supporter les attaques habituelles des adversaires officiels du Surréalisme, ou recevoir l'adhésion complète de tous ceux dont le Surréalisme est l'obscure ou publique raison d'être.

Qu'on ne vienne donc pas parler ici de poésie, d'art, de plastique, de pittoresque, de « valeur humaine » de l'œuvre et autres formules applicables au reste du monde. Elles sont aussi déplacées que la conviction imbécile de certaines gens qu'on s'est « payé leur tête », sans qu'ils soupçonnent un seul instant la véritable ironie de cette expression.

Si *L'âge d'or* n'a pas délivré chez vous des sentiments inconscients, s'il n'a pas possédé à vos yeux et à vos oreilles assez de forces occultes ou épanouies pour vous révéler certaine véritable signification des choses, la délivrance, l'humour qui va jusqu'à l'intolérable gêne, je ne vous reconnais pas pour un des miens.

Tant pis pour vous si l'implacable logique de l'absurde vous est encore étrangère, si vous demeure étrangère la lucidité anti-harmonique, anti-poétique, du rêve et de l'inconscient.

Je ne veux pas essayer de « raconter » *L'âge d'or*, ayant trop peur de faire « une histoire » de cette recherche désespérée d'un amour admirable à travers les embûches féroces et sournoises de la vie sociale, et de trahir grossièrement, par là même, la personnalité intime de Bunuel.

Ce qu'il laisse transparaître de lui-même dans son film, au mépris des symboles et des interventions merveilleuses, c'est cette obsession du sacrilège aux dépens de l'Eglise, du Christ et des curés concupiscents, obsession qui révèle un esprit encore incomplètement libéré d'une croyance ou d'un mysticisme profond, une jeunesse trop longtemps courbée sous la discipline sournoise des frères Maristes. Il m'a toujours semblé « louche » du point de vue de l'esprit de se réunir à quatre autour d'une table pour manger à la sauce aux câpres des hosties consacrées. Il y a à quelque chose d'aussi suspect que de se gaver de viande le vendredi, portes et fenêtres closes, alors qu'on en mange modérément les autres jours, ou de passer sous les échelles et d'ouvrir les parapluies dans les maisons par bravade personnelle et anti-superstition. La croyance n'est pas morte dans l'esprit de l'homme qui fige ses traits dans une grimace effroyable et s'écrie en blasphémant : « S'il existe un Dieu dans le ciel, qu'il fasse que je reste ainsi jusqu'à ma mort ! »

On me fera l'honneur de ne pas considérer tout ceci comme un reproche au côté anti-religieux du film de Bunuel. La tranquille impudence des prélats et des prêtres, le commerce honteux et mensonger d'une légion d'hypocrites les ténèbres du Christianisme, symbole de répression morale, tout cela mérite enfin une guerre sans déclaration et sans merci.

Et me voici tout naturellement amené à parler de la « portée » du film de Bunue et de l'influence qu'il est susceptible d'avoir du strict point de vue de la délivrance.

Le sacrilège pour prendre sa véritable signification et s'écarter d'un mysticisme suspect doit éclater au grand jour. Si vous crachez dans un bénitier, n'attendez pas pour cela d'être hors de vue, ou bien le geste et la satisfaction morale et personnelle qu'il pouvait entraîner perdront alors leur pleine valeur. La satisfaction qu'entraîne la souillure du vénéré ne peut et ne doit naître que de la réprobation pleine de stupeur ou de menaces qu'elle a produite. C'est, dans ces occasions, un véritable bonheur que de provoquer chez l'adversaire des réactions de confusion, de honte, voire de colère agressive. C'est pourquoi je sais gré à *L'âge d'or* de la *stupeur*, de l'affolement muet ou hostile dans lequel il plongera des centaines de spectateurs, c'est pourquoi je sais gré à Bunuel d'avoir terminé son film sur une image de la Croix parée d'ornements pileux et grotesques, au son d'une joyeuse musique de fête foraine.

Beaucoup se sont montrés surpris de la présence permanente d'un irrésistible humour auquel ils se demandaient avec inquiétude s'il était convenable ou non de résister. De nombreuses images ou paroles et souvent des épisodes tout entiers contiennent en eux les germes féroces et libérateurs d'un « comique » inconnu des « humoristes », d'un humour inquiet et inquiétant dont les sources voisinent avec celles de l'angoisse et de l'épouvante. Mais que ceux qui s'étaient entraîné à rire à gorge déployée devant *Un chien andalou* ne s'y trompent pas !

Un des reproches que l'on a fait le plus volontiers à Bunuel sur son nouveau film, c'est sa pauvreté technique. Une fois pour toutes, qu'on ne vienne plus nous ennuyer avec la technique ! Qu'on la laisse à sa place, toute mécanique et arificielle. Ce n'est pas la perfection sans égale des films américains qui fait à mon sens la qualité du cinéma américain, et ce n'a jamais été pour une raison de cet ordre qu'il m'a touché profondément. Devant *L'âge d'or* se vérifie une fois de plus cette opinion que l'on passe volontiers sur une insuffisance de procédés pour suivre impatiemment une « histoire » admirable. S'il est vrai que par certains côtés (et notamment la sonorisation faite après coup), s'il est vrai que *L'âge d'or* sente le carton, si la photographie est mauvaise, si des scènes muettes suivent désagréablement des scènes parlantes dans le style *Sous les toits de Paris*, si l'on trouve une ou deux longueurs dans ce film d'un long métrage, tout cela ne saurait nuire, ne saurait préjudicier à la perfection spirituelle du film (1).

Masquant ses véritables intentions sous un côté sordide il dévoile à qui sait voir l'angoisse surréaliste qui est sa véritable nature. Qu'importe alors que *L'âge d'or* n'ait pas la merveilleuse unité d'*Un chien andalou* ni sa perfection dans la forme ! Ceux qui s'en plaindront, ceux qui se seront avoués gênés par certaines insuffisances avoueront en même temps qu'ils ont été dépassés par *L'âge d'or*, ou qu'ils sont restés au-dessous. (*parlant*).

JEAN-PAUL DREYFUS.

---

(1) Je m'en voudrais de ne pas signaler la qualité de l'interprétation et l'admirable couple que forment pour l'amour Gaston Modot et Lya Lys qui sans être spécialement *jolie* n'en provoque pas moins un trouble très naturel. Sans oublier non plus la voix inquiétante de Pierre Prévert et sa misère sans révolte.

'un mysticism
tier, n'attende
orale et person
La satisfactio
de la réproba
ces occasions
de confusion
âge d'or de l
centaines d
film sur un
d'une joyeus

n irrésisti
le ou non
tout entiers
inconnu des
isinent avec
raîné à rire

on nouveau
e plus nous
t arificielle.
on sens la
ordre qu'il

tte opinion
impatiem-
otamment
carton, si
éablement
e ou deux
ne saurait

qui sait
ue *L'âge*
dans la
certaines
d'or, ou

US.

ole que
que pas
misère

a Dào d'Oz 35

8 Dec

"L'Age d'Or"

par L. Brunel.
Scenario de L. Buñuelet
Salvador Dali
avec:
G. Modot - Lya Lys
P. Prévert

1930 -

4 Rk 1438

"L'Age d'Or"

film de Louis Bunel.

1930.

film interdit

137
3

échu 11 12 30

ENFIN !...

Le film scandaleux est suspendu

Le préfet de police se range à notre opinion

Nous nous sommes élevés hier contre le film scandaleux projeté depuis quelques jours dans une salle de Montmartre et nous avions écrit que ce défi porté cyniquement à la morale devait cesser.

Voilà qui est fait.

Précisons qu'à la suite des incidents tumultueux auxquels avait donné lieu la projection de ce film dans une salle de cinéma de Montmartre, le préfet de police avait demandé au président de la commission officielle d'examen des films d'intervenir pour que certains passages de ce film soient supprimés.

Des coupures avaient été opérées et le préfet de police avait, en outre, fait modifier le texte du programme.

Depuis, de nouvelles protestations s'étant élevées, des mesures de police avaient été prises pour que le spectacle ne fût pas troublé

Aussi, le préfet de police a-t-il estimé qu'il y avait lieu, dans ces conditions, de saisir à nouveau la commission d'examen et il a demandé, hier matin, que le film soit revu d'urgence par cette commission et soumis à la commission d'appel.

D'autre part, en attendant les résultats de cet examen, le préfet de police a décidé, dans l'intérêt de l'ordre public, d'en suspendre les représentations.

14

Revue du cinéma 1. 2.
38
4

LA REVUE DES FILMS

LES INFLUENCES DE « L'AGE D'OR »

Si je le pouvais, ce film serait pour moi un simple écran sonore. Que disparaisse le souvenir des influences rassemblées sur la personne orgueilleuse de l'auteur d'un film. Rien au monde n'impose autant la conviction d'une réunion imprévisible d'actions contradictoires pour un résultat dont on n'aurait jamais dû constater l'aboutissement, qu'un travail cinématographique, lorsqu'on peut lui vouer son admiration. Personne ne devrait élever d'objection contre cette manière de considérer *L'Age d'or*, si elle était possible. On n'avait jamais entendu parler d'*Un Chien andalou*, qui a éclaté dans la surprise en même temps que le nom inconnu de Bunuel, le jour où l'on s'était préparé à voir le plus mauvais film de Man Ray. Une éclosion fantastique et spontanée des sautes d'images les plus imprévues, avait mis un public incertain dans un véritable état de réception. On n'attendait plus rien d'autre : chacun se ralliait en vitesse à la révélation.

Je dis que beaucoup de gens reconnaîtront pour leur *L'Age d'or* au moindre petit déclanchement qui retournera comme une vessie ce qu'on appelle l'opinion. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui la plupart des raisons déterminantes qui s'exercent sur ce film, non pas d'une façon contradictoire, mais quelquefois de manière à paraître difficilement compatibles, pourraient sembler gênantes à des consciences pures, pas à la mienne. J'accepte toutes les inspirations et particulièrement celles qui portent un caractère doctrinal, parce qu'elles ne résistent pas au fait accompli. Parlons donc de celles qui n'ont pas été reçues assez aveuglément pour faire corps : un très faible appel à Mack Sennett dans la présentation d'un tout petit homme aux moustaches immenses, accompagné par contraste de sa gigantesque épouse, sans les écroulements et les catastrophes qu'ils devraient provoquer. Le personnage de la brute magnifique qui ne tient aucun compte des considérations extérieures à son idée fixe, pour lors sexuelle, s'impose plus fortement sans dominer. Ce n'est pas le moindre mérite de ce film, qu'il néglige l'influence la plus facile à soutenir, celle d'*Un Chien andalou*. Mais il accueille le principe extra-cinématographique de la peinture mise au défi, par une analogie bizarre entre le collage et le montage de documents et d'actualités telles que la vie du scorpion ou l'agitation coprologie de la lave en fusion, montage qui permettrait d'exprimer sans fatigue et sans souillure le plus enthousiasmant besoin de destruction. Oui, rien n'est plus beau que le désespérant travail gâché, l'impossibilité *d'avoir fait*, mais lorsque c'est fait, que les circonstances seules ont imposé leur fatalité. Tout est raté si l'on a la conscience et la volonté du ratage, sans aucun doute. Surtout quand il subsiste une intention d'action sur le public, d'expansion, de propagande comme c'est le cas.

SOVKINO

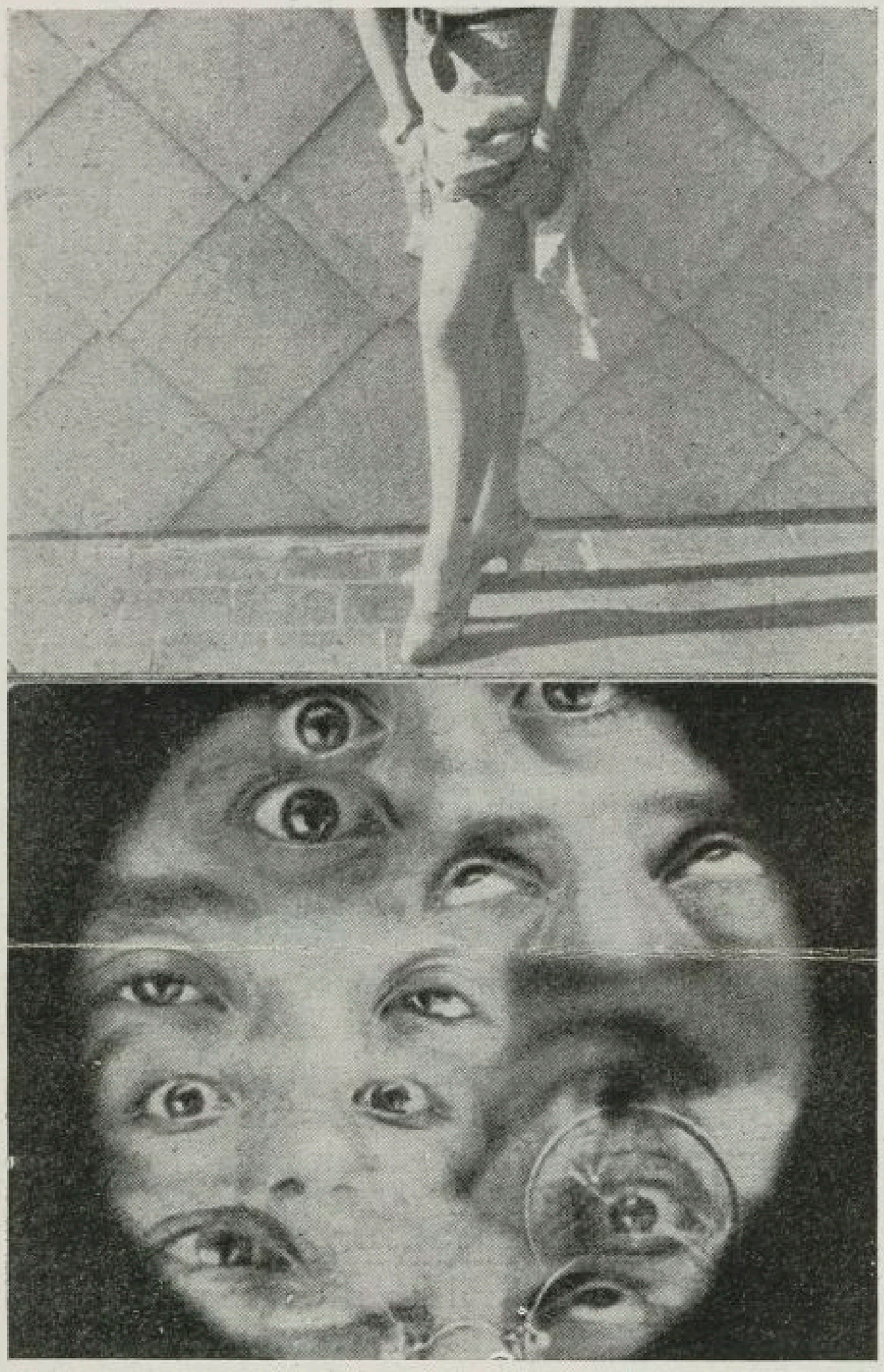
La Ligne Générale, par S. M. EISENSTEIN.

On ne verrait plus rien à travers la pellicule voilée, même le scandale et qu'est-ce encore que ce scandale prémédité, pénible à côté de l'aisance grandiose avec laquelle Jarry imposait ses formidables éclats à l'indignation générale. J'en suis persuadé, ces manifestations voulues pour fouetter l'imagination publique paraîtront toujours mimées, quel que soit, à la réflexion, leur naturel au second degré.

Je ne parle que des influences gâchées, c'est donc que les autres sont intégrales. Malgré tout la défaillance technique n'est pas tellement volontaire, car il subsiste un peu de cette terrifiante paralysie générale des sentiments formulés. Pour son premier contact avec les mots, la jeune révolte ne parle pas avec aisance. Elle manifeste une décision que j'admire de repousser la sympathie, fuir l'adhésion sentimentale, qui rend bien inefficace le rôle de la censure et qui s'oppose de la façon la plus injurieuse à la basse flatterie dont on nous environne au cinéna. Ceux qui se laissent renvoyer, ils ont tort, au moins autant que les spectateurs gagnés par les politesses habituelles des films financiers. On ne retrouve pas un grand caractère onirique dans ce film. C'est sans doute la raison pour laquelle on résiste plus facilement à ses attaques qu'aux escarmouches antérieures de Bunuel et de Dali, car bien des gens acceptent le rêve comme un amortissement intérieur de la révolte. Hélas, il n'est plus possible de s'endormir. Perdus l'engourdissement magique par les yeux, la fantaisie irrésistible et inoffensive au delà de l'obscurité seconde des paupières fermées. Mais vous voilà étroitement serrés contre la déesse oubliée de la logique, car il a fallu un bien grand changement pour qu'au début d'un film de Bunuel on parle d'une réception mondaine qui aura lieu réellement à la fin. Qu'on m'entende : car on sait assez qu'il n'était pas possible d'accorder à *Un Chien andalou* l'excuse facile du rêve. Il s'agit encore de l'influence générale d'un but de propagande et puisqu'il faut donner des précisions, j'espère qu'on n'aura pas confondu le goût mystique du travail manqué avec le désir de chasser les importuns. On a voulu plus précisément que nous comprenions, que les images fussent soudées d'après la démarche claire de l'existence. Ainsi les bandits Espagnols se traînent à la suite les uns des autres, les événements d'une soirée élégante se déroulent dans le scandale, le sacrilège emprunté au Marquis de Sade opère dans toute sa portée mystique, oui, mystique, car il ne subsisterait par ailleurs que les manifestations idiotes d'un petit bourgeois anticlérical.

Ce n'est pas le genre de film où l'on se plaît à retrouver la personnalité de l'auteur. Que reste-t-il à travers les influences qui parviennent si heureusement à la dissimuler ? On vous l'a dit : la recherche folle de l'amour ou plutôt le fol amour recherché, car, pour une fois, Gaston Modot a crevé le plafond de son rôle. Cet acteur, intelligent et vigoureux, deux qualités qui ne sont pas souvent rassemblées, a transformé la chaleur humide de la sensualité en rage bouillonnante. J'espère qu'il me comprendra si je dis qu'il ne semblait pas avoir envie de faire l'amour avec cette femme, la limpide Lya Lys. Elle a pu formuler l'ardente passivité que les hommes poursuivent plus souvent qu'ils ne le disent. L'amour rêvé, avec ses yeux compacts, son visage ferme, ses lèvres posées sur la figure en coquillage et une calme exaltation. Je ne sais pourquoi les ruminants ont une mauvaise réputation, car je ne saurais trop la comparer et de très bonne foi, à l'animal qu'elle trouve sur son lit. Voilà donc encore un film réduit pour une grande part à une femme, même indifférente. Mais ce n'est pas tout : dans la gêne ou le malaise qu'il suscite, on retrouve un sentiment terrible et rarement exprimé, l'affolement des agitations vaines, le pur énervement. En voilà un exemple dans une scène parfaitement inutile ou tout au moins chargée d'intentions très différentes de l'émotion qui m'intéresse. Gaston Modot jette par la fenêtre les meubles de la maison, puis une charrue, puis une girafe. Il ferait mieux de s'y jeter lui-même. L'impuissance

angoissée de dépasser les limites qu'ils se proposaient de franchir s'impose aux auteurs et aux acteurs sous la forme d'une violence absurde. Ils ne l'ont pas voulu. Ils ne l'ont pas su. Ils ont méconnu le point d'application du scandale.



Deux images successives de ***Esencia de Verbena*** (Poème de Madrid), un film plein d'observation et d'humour d'E. Gimenez CABALLERO.

A cet aveuglement brutal on peut donner toute son adhésion.

C'est ici qu'il convient de nommer l'inspiration principale de *L'Age d'or*, qui est d'ordre surréaliste. L'admiration, le mépris, la colère appliqués au film naissent autour de ce mot. Voilà bien le plus stupide de l'affaire : la seule influence dont Bunuel et Dali fussent conscients, a paru, aux yeux des critiques leur valoir une incompréhensible mauvaise volonté. Il convient du reste de vider une vieille querelle. S'il y a jamais eu dans le surréalisme quelque chose d'intéressant, on ne voit pas pourquoi il aurait cessé de l'être. Il n'est pas une étape dans le temps. Mais c'est maintenant qu'il convient aux gens qui croient devoir le faire de donner leur assentiment, car ils se convertiront à leurs raisons propres et non plus à des motifs de convenance ou d'opportunité. Puisque Salvador Dali et Louis Bunuel ont fait un film surréaliste, acceptons-le comme tel, en dépit des préférences ou des rancunes personnelles et puisque ce film a été, on ne saura jamais pourquoi, interdit par la censure, il convient d'entretenir l'agitation à son sujet, que tous les mois un article, comme le mien, vienne rappeler l'*Age d'or* à l'attention du public, afin de lui garder l'espérance de le voir un jour et de connaître son véritable caractère. Le passé sans doute unifiera les influences qui le dissimulent et y mettra la coordination que le hasard seul a jamais introduit dans les œuvres cinématographiques, toujours si faiblement personnelles.

LOUIS CHAVANCE.

42

Une grande présentation de Ciné-Art : " L'Age d'Or »

Peu de cinéastes ont autant fait parler d'eux que Luis Bunuel avec *Le Chien Andalou* et surtout *L'Age d'Or*. Le Club Ciné-Art qui, à ses débuts, il y a deux ans, nous avait permis de connaître le premier de ces films, se devait de nous présenter *L'Age d'Or*. Ce sera bientôt chose faite, puisque Ciné-Art annonce une séance pour lundi prochain, à l'Eden, à 21 heures, avec, au programme, cette œuvre qui fit couler tant d'encre et souleva de si ardentes polémiques que la projection à Paris dut en être suspendue.

Qu'a donc voulu l'auteur de ce film? Réaliser le rêve de tous les surréalistes: construire une œuvre qui soit une libération de la pensée, une manifestation spontanée de tous les instincts habituellement refoulés, en un mot bâtir un film (qui pour certains est un chef-d'œuvre) sans tenir compte des entraves que les préjugés, les habitudes ou le manque de clairvoyance imposent d'ordinaire à l'artiste.

Buñuel a-t-il tenu sa gageure? Il appartient à l'élite intellectuelle du public marseillais d'en juger en assistant à cette séance, une des plus audacieuses de celles données par ce club. Quel que soit, d'ailleurs, le jugement que l'on porte sur le film de Buñuel, il faut avouer néanmoins qu'il apporte des idées entièrement nouvelles au point de vue de la technique du film sonore et du cinéma en général.

Cette séance sera complétée par un beau film de Chaplin, *Charlot soldat*, et un documentaire. La location est ouverte à la Galerie Lambert et Lévy, 7, rue Gustave-Ricard.

CINE-ART A PRESENTE " L'AGE D'OR "

Il y avait grand monde, lundi soir, dans la salle de l'Eden, pour assister à la projections du fameux film de Louis Bunuel, *L'Age d'Or*.

Mais aussi quelles réactions dans un public composé de personnalités très différentes au point de vue des tendances artistiques et intellectuelles.

Le film de Bunuel a au moins un mérite: celui d'émouvoir profondément le spectateur quel que soit le sens dans lequel se produit cette émotion. Il en a aussi un second: d'apporter des vues nouvelles sur les possibilités du film sonore, notamment dans le domaine de ce que l'on peut appeler les surimpressions sonores.

Certes, *L'Age d'Or* est difficilement compréhensible; des scènes que l'ont ne peut qualifier que de fantaisistes et de très nombreux symboles s'interposent entre l'unité de l'œuvre et le spectateur. Mais, à l'inverse de ce que l'on a pu voir dans *Le Chien andalou*, du même auteur, cette unité existe et le sujet peut se résumer : les réactions d'un individu contre la société qui s'oppose à son amour.

Une satire assez mordante contre les conventions et certains rites religieux ont surpris le public dont certains éléments ont reproché à ce film une trop grande sensualité.

A notre avis, elle ne dépasse pas celle qui règne dans la plupart des films actuels ou dans certaines scènes d'un film qui eut un gros succès, *Séduction*.

En résumé, *L'Age d'Or*, malgré son obscurité et une certaine brutalité de procédés, est un film qui mérite examen et, contrairement à l'opinion de certains, il ne faut nullement blâmer Ciné-Art de l'avoir présenté en séance publique.

A 2 43

L'âge d'or

Tout d'abord documentaire sur les scorpions entre eux, avec un rat puis une côte abrupte d'Espagne aux paysans qui fouette sur les rochers. 4 Evêques plaisantent au bord de la mer. Une femme. 5 paysans caricaturesques armés de fusils. On signale une flottille d'officiers, officiers, prêtres, bonnes sœurs venus pour la pose de la première pierre d'un nouveau bar sur l'emplacement des gisent les ossements des 4 évêques

Scandale chez Dimanche. C'est, dans une exigüe une femme qui viole un Satyre. Scandale terrible. Arrestation du Surréalisme.

Puis du vues de Rome, du Vatican, vues intérieures. Cortège des Archevêques encadré de 2 policiers. arrêts prosaïques devant des étalages de fromages. Le Satyre entraîne ses 2 paysans à la Société Générale de Bienfaisance. Evasion du Satyre qui bondit dans une automobile après avoir renversé un malheureux aveugle au bord de trottoir

Puis un intérieur riche: la douairière et sa fille contemplent une exposition. La fille entre dans sa chambre où, sur le lit est étendue, typique Salvadorienne, une vache... Rêveries pâmées de la jeune fille. Réception. Types étrangers. Le Satyre en smoking participe à la soirée. Petite grâce à la douairière puis à la gifle Scandale. Il s'enfuit, revient, rejoint la jeune fille au bout d'un 6.2 quadrupède devant les 2 Archevêques, puis également devant les mêmes magistrats. Scène passablement scatologique de deux amants. Le Chef d'orchestre frappé

2/

dans doute d'excitations étrangères à la vie de son existence lointaine la jeune fille hystérique.

Scènes ancillaires: meurtre d'un enfant dans le parc. Drame ca dans les films surréalistes (voir Sang d'un Poète de Cocteau)

Fin: Cyprien allemand ancien agent de Siegfried de magnifiques relations dans un château-bourg mystérieux. Le duc de X.... (collègue en Christ) 3 marquis, une Marie-Magdeleine qui s'évanouit. La corde avec des suffocos. FIN

On pourrait faire 100.000 films de cet acabit sans épuiser un tel sujet

Gestes rudes et la jeune fille est de belles expressions, mais on aimerait mieux les gestes d'une femme raisonnable.

Spectateur Bibliothèque
27.4.32